

# Les Lettres de mon Château

PAR MAZARIN

Depuis son arrivée à l'Élysée, Jacques Chirac a beaucoup écrit et reçu de nombreuses lettres. Tout le monde s'adresse à lui : ses amis, ses ennemis, ses proches comme ses adversaires. Un de ses fidèles, homme de l'ombre et de pouvoir comme l'était Mazarin, a compilé cette correspondance historique.

## 6. – A l'attention de Charles Pasqua

Monsieur le Ministre et cher Charles,

Je ne voulais pas passer l'été sans saisir l'occasion de te faire un signe et même, si tu le souhaites, nous pourrions nous revoir à l'automne. Je suis triste de notre séparation. On ne tire pas un trait comme cela sur vingt années d'amitié. Tu sais que la nôtre reposait sur des bases véritables, réelles et durables. Nous partagions tout ensemble, nous aimions la même France, les mêmes militants, les mêmes salles surchauffées. J'admire, oui, je n'hésite pas à te le dire, j'admire ton sens de la formule et ton art oratoire. Cette façon inimitable que tu avais de jouer de ton accent pour marteler tes arguments. Il n'y avait que toi qui pouvais te permettre de lever ton poing à la manière d'un Mussolini et de le laisser retomber avec fracas sur le pupitre de la tribune sans que personne ne trouve rien à redire. Même ces pauvres journalistes que nous méprisons tant tous les deux avaient fini par te trouver du talent. « L'Excrément du jeudi », comme tu avais l'habitude de le nommer, avait même abandonné l'idée de faire de toi sa cible favorite. Certains me disaient – si, je te le jure – que tu avais le sens de l'Etat. Bigre ! Je n'irai pas jusque-là, mais disons qu'il est exact que tu savais prendre des responsabilités. Même Bernadette, oui Bernadette, une Chodron de Courcel, avait fini par se faire à tes lunettes de soleil, à tes gros cigares et à ta façon d'utiliser élégamment ta serviette de table sous ta veste en prenant bien soin de la faire remonter jusque sous tes aisselles. Même Bernadette avait fini par s'habituer à tes coups de gueule et à tes bruits bizarres. Claude t'appelait « oncle Charles » avec toute l'affection dont tu sais qu'elle est capable. Tu ne faisais pas partie de la famille, mais c'était tout comme. Si tu savais comme j'aimais, à la fin des repas que nous partagions ensemble, te demander de nous raconter une de ces histoires marseillaises qui me faisaient rire aux éclats. Si tu savais comme c'est sinistre, les dîners sans toi ! Je ne compte guère sur ces deux tristes que sont Villepin et Denis. Quant à Pilhan, comment veux-tu qu'il me fasse rire, ou même simplement sourire. Tu l'as vu, il a un physique de crevette bretonne par jour de grande tempête. Il est tellement fluet qu'on dirait qu'il ne lui reste que la coquille.

Moi, ce n'est pas ce style qui me plaît. Je ne me console pas d'avoir perdu ta truculence. Rappelle-toi, même quand tu faisais un régime, je te disais que ça ne t'allait pas. Tu es fait pour être massif, fort, puissant, chiraquien. Oui, chiraquien. Depuis 1974, tu étais devenu ma seconde nature. Comment en aurait-il pu aller autrement. Si nous n'étions pas faits pour nous entendre, aurions-nous eu les mêmes amis africains ? Les Africains sont des sages. Ils connaissent la nature et les hommes. Ils nous aimaient comme on aime deux frères du même sang. Omar Bongo, Abdou Diouf,



Eyadema et tous les autres nous voulaient ensemble, inséparables. Et, vois-tu, je les crois plus sincères que toi, et je ne pense pas que ce soit pour une sordide histoire d'argent. Et Chaban, rappelle-toi en 1974, aurions-nous pu lui régler son affaire au profit de Giscard si nous n'avions pas été ensemble ? C'est toi et toi seul qui, avec ton vieil ami Sanguinetti, m'avait amené le mouvement gaulliste. Tu sens bien ce que tu as dû lui faire comme peine, à Alexandre, de te retrouver avec Balladur ? Je suis certain qu'il s'est retourné dans sa tombe.

Et, en 1981, aurions-nous pu faire battre Giscard si nous n'avions pas été ensemble ? C'est toi qui a eu l'idée géniale des diamants et celle encore meilleure d'écrire aux militants pour leur demander de voter Mitterrand. Oui, qu'aurais-je fait sans toi à cette période ?

Le Mouvement te doit tant que nous ne pouvons rester fâchés. Ce pauvre Juppé n'y comprend rien. Il me demande toujours : « Mais qu'est-ce qui peut bien vous rapprocher d'un type comme Pasqua ? Il ne fait rien, ne pense rien et n'est intéressé par rien si ce n'est par la puissance. » Toi, la puissance, je sais bien que tu t'en moques. Seul t'intéresserait

l'avenir de la famille gaulliste, ses moyens d'existence. D'ailleurs, vois-tu, je pensais l'autre jour combien c'est admirable, l'amitié. Faut-il que notre affection soit forte pour que, durant toute la période de la campagne présidentielle, nous ayons évité de nous affronter. J'avais de tes nouvelles par des amis communs. Non pas ceux de France, ils étaient bien trop apeurés, heureusement que nos amis étrangers sont plus solides.

Alors, vois-tu, mon cher Charles, ma conviction est faite depuis bien longtemps, ta place est à mes côtés, je suis ta famille, je te pardonne ton moment d'égarement pour Balladur, mais à une condition, que tu prennes le temps de m'expliquer ce que tu as bien pu lui trouver. Tu n'as pas pu ne pas te rendre compte qu'il est profondément antipathique, je n'ai jamais rien eu à lui dire. Lorsque nous dînions ensemble, c'était d'un ennui mortel. Heureusement qu'il y avait sa femme, Josée, qui est nettement plus gaie. Tout m'énervait à la réflexion chez lui, même les cigares. Tu te rends compte qu'il avait le culot, alors que j'ai arrêté de fumer depuis quinze ans, de m'imposer l'odeur âcre et étouffante de ses énormes obus qu'il fumait en permanence avec

ostentation. Je sais, toi aussi tu fumes, mais toi au moins tu avais le courage de continuer malgré les journalistes. L'autre hypocrite s'empressait de les éteindre dès qu'il en voyait un. Oui, vraiment, je me demande comment tu as pu faire confiance à un être aussi fourbe. Et, en plus, il y avait Sarkozy auprès de lui. Oui, Sarkozy, après ce qu'il t'a fait celui-là, te souffler la mairie de Neuilly sans que tu te rendes compte de rien, tu étais ridicule. Eh bien, tu trouves de surcroît le moyen de soutenir le même candidat que lui. Je ne peux pas imaginer que ton épouse Jeanne ne t'ait pas mis en garde. Balladur et Sarkozy, tu les as préférés à moi ! Heureusement, ça n'a pas duré. Et je sais bien qu'au fond de toi tu les méprises. C'est égal. Ça me fait quelque chose de t'avoir vu à ce point ballot. Mais qu'attendais-tu donc ? Tu croyais que Balladur t'aurait nommé Premier ministre ? Naïf que tu es. Jamais il ne l'aurait fait. Tu n'es pas de son monde. Tu lui aurais fait honte avec tes manières de soudard. Tu crois qu'il aurait arrêté les affaires des Hauts-de-Seine ? Double naïf que tu es. Il a peur de son ombre. Tu le vois demandant quoi que ce soit ? Le fond des choses est là. Tu as pensé, parce qu'il te donnait du « monsieur le Ministre d'Etat » long comme le bras, qu'il t'aimait et qu'il te respectait. Quelle erreur ! Il ne t'a jamais aimé et encore moins respecté.

Charles, notre histoire commune n'est pas finie. Remonte sur ton cheval. Ton âge n'est pas un handicap pour moi. D'ailleurs, plus ça va et plus j'aime les vieux. On a moins à craindre. Je suis certain que je finirai entouré par Maurice Ulrich et par toi. Avec toutes ces affaires, avec ces juges déchaînés, avec tous ces ennemis à nos portes, j'aimerais tellement que nous redevenions amis. Bien sûr, dans un premier temps, je me contenterai de te téléphoner. Il faudra faire attention. Et dans quelques mois, c'est en pleine lumière que je te ferai revenir. Charles, il existe trop de choses entre nous (je veux parler sentiments) pour que nous prenions le risque de gâcher une si belle et si longue histoire.

Ton compagnon de et pour toujours,

Jacques Chirac

P.S. : Tu vois un peu, si tu avais continué avec Balladur, il aurait été capable de t'obliger à porter ses horribles costumes trois boutons qu'il fait fabriquer en Angleterre et qui lui vont si mal. Tu t'imagines cintré dans une veste trois boutons ? Je ris à l'avance de la tête que ferait le tailleur en contemplant ton ventre et tes épaules. Remarque, c'est à mon tour de te le dire : tu es bien trop patriote pour avoir un tailleur anglais.

## Réponse de Charles Pasqua à Jacques Chirac

Monsieur le Président de la République et cher Jacques,

Elle m'a mis du baume au cœur, ta lettre. Je t'avouerai même que je ne l'attendais plus. J'ai cru un moment que cette mauvaise nature de Juppé avait fini par t'hypnotiser. Qu'il n'y en avait plus que pour lui. J'espère qu'avec tous les ennuis qu'il t'a fait avoir, tu lui fais moins confiance maintenant. Quand je pense qu'il a été raconter que je portais la scoumoune à ceux que je soutenais, qu'est-ce qu'il doit dire maintenant, cet âne bête ? Je sais bien que si ça n'avait été qu'à toi, je serais encore au gouvernement. Je voulais la Défense. J'adore les défilés, et les policiers j'en ai marre. Depuis que le directeur de la police Franquet m'a fait toute une histoire avec le gendre du juge Halphen, je ne veux même plus en entendre parler. Un peu comme toi avec la mairie de Paris. Ce n'est pas parce que les militaires sont des gens plus

intelligents, mais au moins ils savent obéir et se taire. Comme ministre de la Défense j'aurais tout de même eu plus d'envergure que Charles Millon qui n'a même pas fait son service militaire. Alors que moi, ma légion d'honneur, je l'ai eue à titre militaire. Tu dis que tu as eu de la peine durant la dernière campagne. Je n'en doute pas une seconde, mais au moins toi tu as gagné et ça aide à consoler. Moi j'ai eu de la peine aussi, et en plus j'ai perdu. C'est-à-dire que ça n'a jamais été drôle pour moi. Tu penses qu'après tout ce que j'ai fait pour toi, te voir devenir président de la République sans moi a été un vrai crève-cœur.

Bien sûr j'ai soutenu Edouard. Je me suis trompé. Ça peut arriver à tout le monde, de se tromper, même à moi. Mais tu sais, je ne l'ai jamais vraiment aimé ce Balladur. D'ailleurs, avec tous ces cen-

tristes qu'il avait autour de lui, comment voulais-tu qu'il reste une place pour moi ? J'avais toujours l'impression d'être en trop. Dès que j'arrivais, les conversations s'arrêtaient. Je suis sûr qu'ils me cachaient des choses. Tu te rends compte, moi qui étais ministre de l'Intérieur... Et puis les centristes je les connais, ils ne sont pas francs du collier. Ils ont même été jusqu'à affirmer que Didier Schuller était l'un de mes proches. Pourquoi pas Balkany pendant qu'ils y étaient. C'est tout de même pas de ma faute s'ils sont conseillers généraux des Hauts-de-Seine. Devedjian et Sarkozy sont eux aussi des élus du département et j'ai jamais pu les voir en peinture. Alors !

J'ai aimé que tu rappelles tous ces bons souvenirs dont tu as eu raison de dire qu'ils font un ciment entre nous. En vérité il n'y a que nous deux pour

pouvoir nous comprendre. J'ai toujours pensé que tu étais grand, Jacques. Tu l'es plus encore aujourd'hui. Tu n'as pas déçu les espérances que j'avais mises en toi dès 1974. Nous ferons de grandes choses ensemble. Je déborde d'idées et d'énergie rien que d'y penser.

Ton compagnon,

Charles Pasqua

P.S. : Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais tu devrais tout de même penser à changer de ministre de la Défense. Il est vraiment trop bête. J'ai une idée pour le remplacer. Je t'en parlerai dès notre prochaine rencontre.